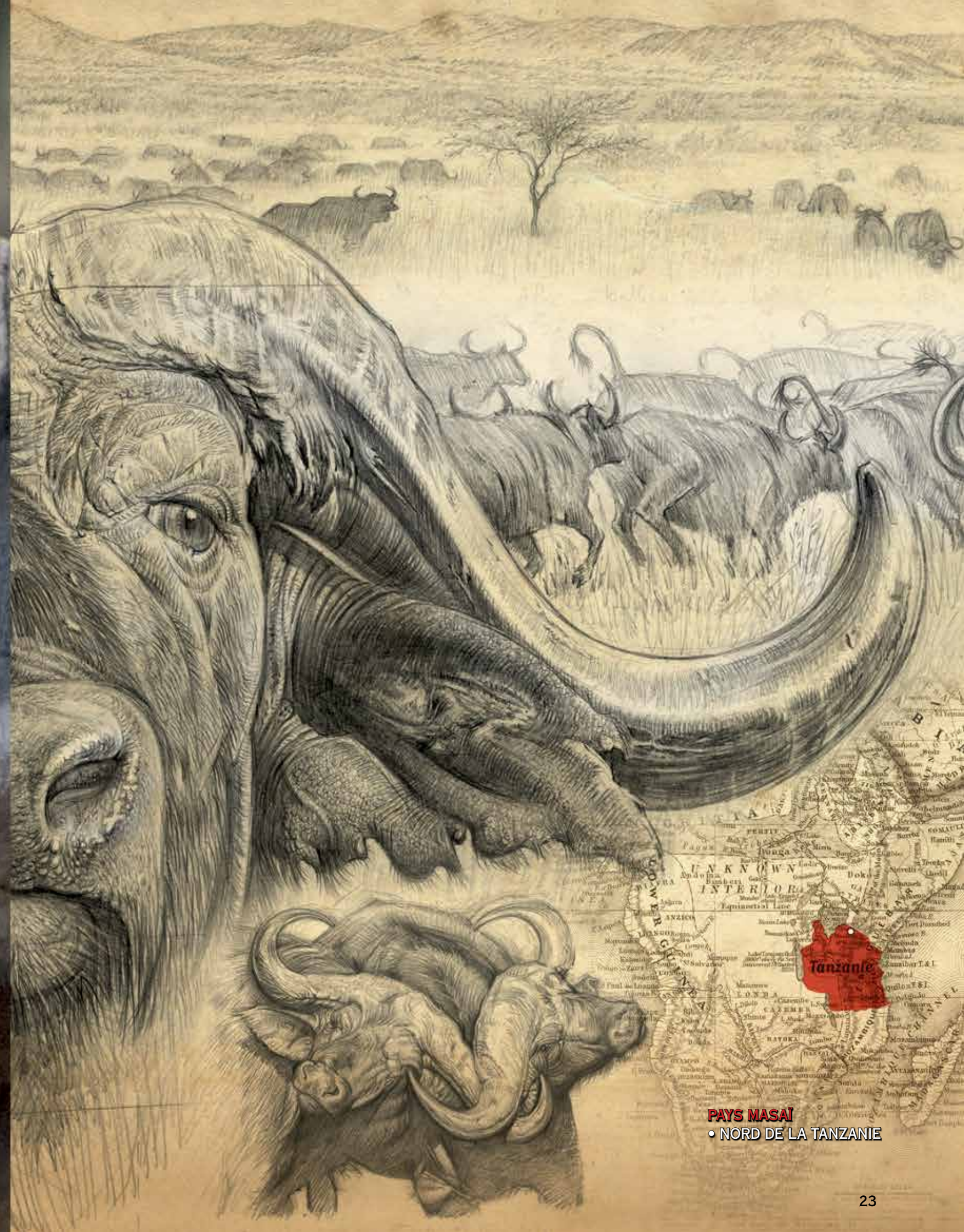


CHASSES DES BUFFLES CAFFER EN TANZANIE

# Il était couleur d'ébène

Nous étions assis sur un entrelacs moelleux de vigoureuses fougères, donnant à ce cratère du bout du monde un faux air de sous-bois solognot. Leurs branches ciselées ployaient sous la rosée du petit matin comme sous le poids des années, clamant que naguère leur genre domina le monde.

*Auteur : Thibault Engelsen, mise en page et illustrations Marcello Pettineo.  
Crédits Photo : SAFARIA / Florent Mathieu, Thibault Engelsen & Thibaut Chansac.*



**PAYS MASAÏ**  
• NORD DE LA TANZANIE



« DEVANT NOUS  
S'OUVRE LE CRATÈRE,  
UN VASTE CIRQUE AU  
MILIEU DU CIEL. »



de début du monde, une vallée qui en chatouillant les nuages s'était affranchie du murmure de la plaine. Il demeurait donc des interstices, des failles, des lieux comme des citadelles qui défendent coûte que coûte contre les assauts des hommes et du temps leur pesante tranquillité et le plus beaux des trésors : les bruissements de la vie sauvage. J'enviais presque mes deux compagnons qui foulaient ce sentier pour la première fois. Je me remémorais les sensations de ma première ascension des années auparavant. Le passage sous les frondes enchevêtrées de lichens donnant aux branches des allures de sorcières. Les troncs torturés par une lutte qu'ils s'étaient livrés pour la lumière. Les pentes couvertes de mille fleurs. Ce magma végétal qui recouvre tout suintant d'eau et de sève, tiges en désordre, feuilles en tout sens.

Lengai, la montagne sacrée des masais, l'un des derniers volcans actifs du rift est-africain, avec sa collerette blanche de suie et de magma et son air sévère de vieux brigand qui nous sermonne. En parvenant au sommet, en atteignant les prairies d'altitude qui entourent le vieux cratère, il était grisant de savoir que ce qu'ils allaient découvrir maintenant, ils ne pourraient pas l'oublier.

**DES FORÊTS  
DANS LES NUAGES...**

Quel changement quand nous venons de la plaine aride, dénudée, poussiéreuse, crevante sous la chaleur. Quel paradoxe, quelle richesse. Puis les immenses précipices ouvrant sur l'imprenable horizon. A nos pieds la steppe bouillonnante dans ses brumes de chaleur. En face, l'Oï Donyio

Les nuages passent sur la montagne comme les vagues sur un rocher. Tout est couvert de rosée, qui ensuite étincellera au soleil. Dans la prairie aux fleurs bleues rôdent des senteurs de thé. Devant nous s'ouvre le cratère, un vaste cirque au milieu du ciel, imposant, immuable ; comme si un pacte secret lui avait permis de déployer ses graminées et ses fougères parmi les

P oésie des sommets, miracle de l'altitude qui conserve les clairières telles qu'au Carbonifère. Devant nous la vaste prairie qui descend en pente douce jusqu'au cœur de l'ancien volcan. Elle se libère fébrilement du voile des nuages qui pour la nuit l'ont drapée, puis délivre le parfum liquoreux des verveines. Curieuse association végétale que seul l'exotisme peut distiller. Le vieux taureau repose maintenant sur le flanc et de son grand corps sombre et sans vie émane une chaleur fumante, bestiale et âcre.

Celle qui réconfortait nos ancêtres et nous reconforte encore aujourd'hui. Hier nous l'avions aperçu, spectre noir inaccessible. Dans l'aube naissante nous avions cherché encore. Et maintenant sous les cornes épaisses nous avions cherché encore. Et maintenant sous les cornes épaisses polies par le temps, les troncs et les combats, gît l'énorme tête blanchie, balafnée. Comment expliquer que dans son regard voilé, plein du mystère des temps sauvages, se trouve une part de notre liberté, de notre insouciance ? Les premiers rayons du soleil nous réchauffaient le dos. En bas, sur le plateau fertile, les masais avaient fait d'abondantes récoltes. L'année avait été riche. En descendant nous verrions les femmes, enveloppées dans leurs tuniques indigo, s'affairer autour du moulin à grains. Ici, sur un rebord de

l'Afrique, ça avait été notre dernier matin, notre dernière chance. Dans le fouillis végétal le grand buffle avait fini par rendre son dernier souffle. Nous rentrerions au camp sereins. Nous serions accueillis par de braves sourires. La marche du monde se poursuivait. La terre avait été généreuse. La chasse avait réussi. C'était le second buffle que nous tuions. Nous pouvions remercier le ciel de s'être penché sur nous. Les dieux nous avaient favorisés.

J'avais gravi la montagne comme on exécute un pèlerinage. Il est des lieux auxquels notre esprit s'attache parce qu'ils comblent un vide. Sans le savoir nous les cherchons pour ce qu'ils dégagent. En gagnant les hauteurs du Kitumbeine, j'avais trouvé une nature



plume d'aile de Martin Chasson à tête grise (Halcyon leucorhynchos)



« JARDIN D'EDEN AUX PRISE AVEC LE CIEL. »



stratus et les cumulus. Sur les flancs, des bosquets d'arbres aux rouges frondaisons se dressent telles des sentinelles. Au centre, une source comme un lac, des herbes folles qui prospèrent dans l'eau enfin libérée des entrailles de la montagne. Jardin d'éden aux prises avec le ciel. Cathédrale de verdure posée sur la plaine brûlante.

Réceptacle de nos irrésistibles besoins d'aventure.

Généreuse, la nature avait cru bon d'insuffler une vie abondante sur cette éminence verte. Les

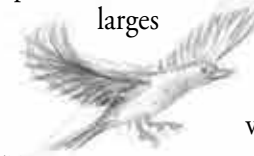
bruyères bruissent sous des pas. La canopée gémit de mille

bruits. L'herbe tendre des prairies finit invariablement sous une molaire. Des guibs aux trophées spectaculaires sortent de chaque



bosquet. Une aubaine pour les léopards, princes de l'embuscade nocturne, qui sous la lune n'ont qu'à tendre la patte pour faire bombance. Les troupeaux d'élands gagnent ces hauteurs pour se délecter des fleurs épicées. Des fruits et de la terre meuble pour des potamochères au paradis. Les babouins frileux ont développé de fabuleuses toisons qui les feraient presque ressembler à des lions. Les hyènes s'acquittent ici aussi de leur tâche essentielle de fossoyeur.

Et partout l'herbe coupée à ras, les bouses fumantes, les empreintes de sabots sur la terre humide.



Au loin, dans les impénétrables buissons recouverts de brouillard, retentit l'écho d'un meuglement. Royaume des buffles qui y prospèrent depuis des millénaires à l'écart du monde, population isolée des autres par le vide alentour. Des pâturages à ne plus savoir qu'en faire, des sources qui jamais ne tarissent et surtout l'absence de lions, l'ennemi de toujours, font de ce cratère une terre bénie pour les bovidés.

**CES BUFFLES QUE L'ON DÉSIRE...**

Ceux-là nous intéressaient en priorité. La chasseresse et le chasseur avaient tous deux quitté la vieille Europe pour se lancer à la poursuite du prestigieux gibier dans ces forêts des antipodes. Décidément sa force, sa puissance, sa vigueur et ce trophée de roc aux harmonieuses courbures ne laisseraient donc jamais le désir et la convoitise des hommes de passion.

Nous avons laissé la voiture sur le plateau et l'idée de chasser à pied dans ces montagnes nous enchantait.

Comme à la belle époque des premières expéditions. A près de 3 000 mètres d'altitude, nous avons construit un élégant camp volant sur un escarpement abrité du vent glacial de la nuit. Nous avons monté le matériel et le ravitaillement sur des ânes conduits par un petit berger masai. De grosses couvertures rouges assorties de bouillottes laissaient augurer des nuits douillettes. Nous prendrions l'eau à la source. Un feu brûlerait en permanence sur lequel chaufferait le thé. Nous allions vivre

quelques temps de pittoresque et d'insouciance sur le toit de l'Afrique.

Trouver deux buffles en une semaine, tel était le défi que nous avons décidé de relever. Défi certain car dans ce cratère c'est la touffeur végétale, les impénétrables jungles qui protègent les bêtes, le vent froid et traître qui tourne sans cesse, les escarpements qui broient les rotules. De tout ce que nous avons appris saison après saison sur la chasse des buffles, une part devenait ici parfaitement inutile. Il fallait oublier



certaines choses, faire preuve d'humilité, inventer une chasse nouvelle.

Sur notre territoire du Selous, nous connaissons les trajets des grands troupeaux, les lits des rivières où ils sortent à découvert, les collines où ils paissent. Nous avons appris à remonter rapidement les centaines de traces, à les suivre dans les taillis, à écouter les pépiements des pique-bœufs, à contourner cent bêtes pour trouver la plus belle. Souvent nous ne sommes pas seuls et au détour d'un buisson une ombre féline qui glisse. Les lions sont en chasse. Piqûre d'humilité. Courbette et respect devant l'auguste prédateur.



### SUR LES TRACES DES TAUREAUX NOIRS...

A Rungwa, c'est toute la beauté du pistage. La trace du vieux solitaire venu boire à la source. La longue remontée sous le soleil. Démêler la voie, jouer avec le vent. Le travail de précision des pisteurs qui voient ce qu'on ne peut pas voir, le brin d'herbe coupé, la feuille écrasée, la pierre retournée. Puis des heures plus tard, dans les pailles serrées, la minuscule pointe de la corne qui dépasse et qui luit. Le buffle est

couché là dans l'inconscience de ce qui se trame. Approche à pas de loup. Meurtrissures des genoux. Souffrir un peu pour s'approprier le bel animal.

Là-haut, pister est illusoire. Invariablement la trace mène à l'inextricable jungle, là où l'animal est invisible. Combien de fois sommes-nous au contact des buffles dans cet enfer vert ? Les branches craquent tout autour de nous. L'odeur chaude des bêtes nous emplit les narines. Ils sont à

portée de main mais demeurent inaccessibles. Puis une saute de vent, un face à face d'une demie seconde avec une bufflonne inquisitrice et bien trop près, et c'est un fracas de masses en fuite qui sonne le glas de nos prétentions.

La clé c'est la patience. Il faut trouver les buffles dans les prairies dégagées. Il faut se faire stratège. A l'aube, à la tombée du soir, entre chien



Rungwa, terre de grands buffles solitaires.



« C'EST L'APPEL DE L'HERBE TENDRE.  
LE TEMPS DE GAGNER LA PROFONDEUR  
DU CRATÈRE. »



et loup. La réussite viendra avec les bonnes heures. Sur cette montagne les buffles sont crépusculaires. La journée rien ne bouge. Ils fuient la morsure du soleil d'altitude, gagnent les flancs du volcan, les forêts qui couvrent les pentes. Vautrés dans les fougères et les ronces, les orties géantes et les fleurs à soui-mangas. Les arbustes torsadés dont on ne sait pas le nom. Lorsque les ombres s'étirent vient la fraîcheur du soir. Les troupeaux sont pris de mouvement. C'est l'appel de l'herbe tendre. Le temps de gagner la

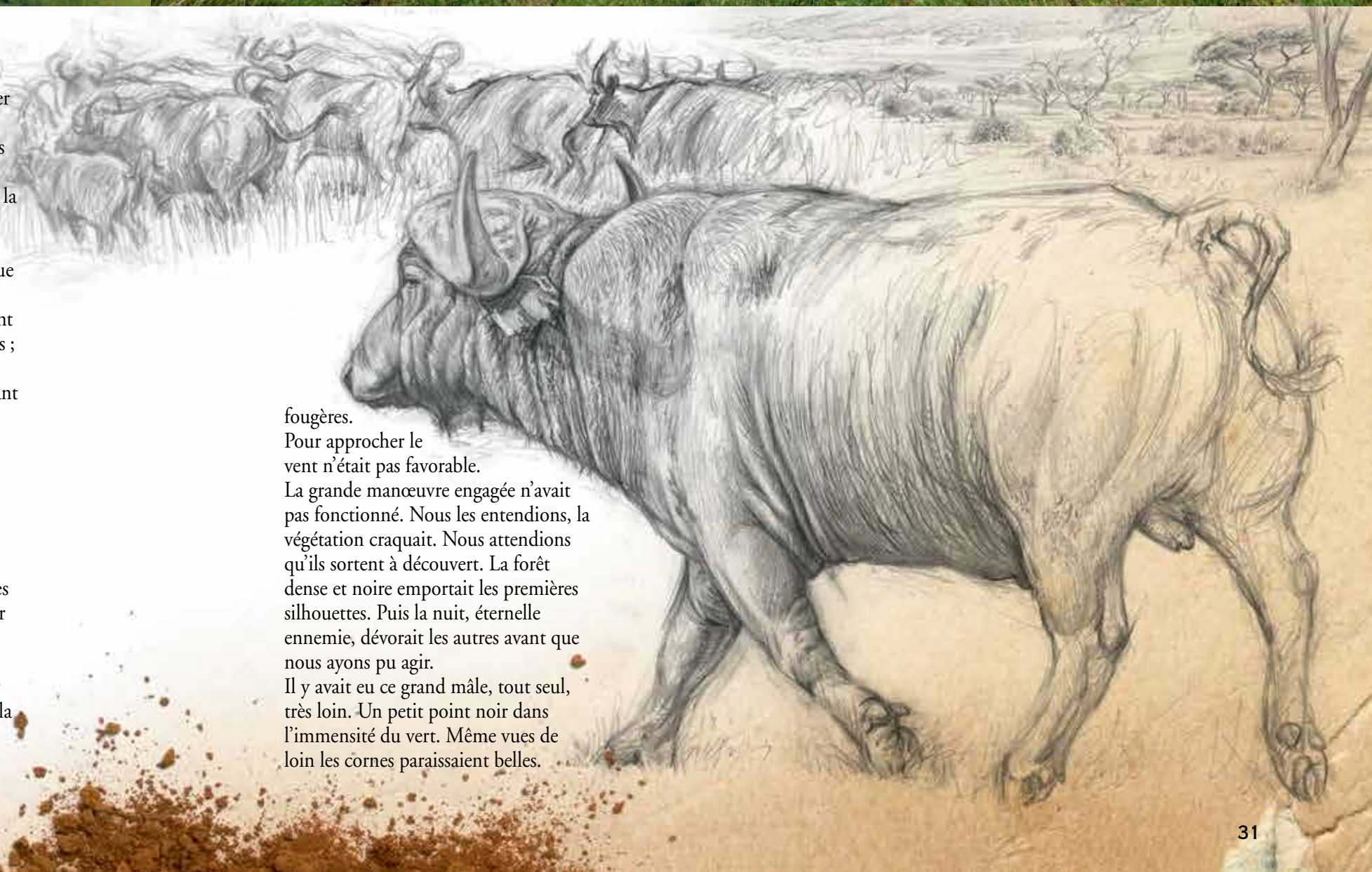
profondeur du cratère. De se rapprocher des sources. On ira boire sous la lune.

### LA PROMESSE DES HEURES SOMBRES...

Pour nous, cela tient à être au bon endroit au bon moment. A l'aurore, à la tombée de la nuit. Connaître les sentiers favoris des animaux, les vents dominants et les cuvettes où ils n'ont de cesse de tourbillonner. Trouver les meilleurs points de vue pour attendre et scruter l'ensemble du cratère.



S'allonger dans les touffes moelleuses de graminées. Faire de ses jumelles le prolongement de ses yeux. Et accorder un peu de confiance à la puissance discrète du hasard. Lorsque les buffles apparaissent, il faut quitter son belvédère, se hâter de descendre dans la fosse. Comme toute chasse de montagne, la difficulté réside dans l'appréciation des distances. Savoir que ces buissons qui paraissent tous rabougris vus d'en-haut se transforment en d'impénétrables jungles vus d'en bas ; que ces buffles qui jouent tels des ombres chinoises sur la crête du versant d'en face ne pourront jamais être rejoints avant l'obscurité. C'est une chasse qui mêle l'affût et l'approche, l'embuscade et la poursuite. La stratégie et le coup de chance. Nos premières tentatives avaient été vaines. Mais nous n'avions pas de regrets car nous avons essayé de belles choses. Il manquait cette petite faveur du sort inhérente à toutes les chasses. C'était ainsi, nous le savions. A force d'entreprises, la brise finirait bien par tourner. Il y avait eu ces buffles dans la vallée que nous surplombions. Ils déambulaient sur les flancs, dans les



fougères. Pour approcher le vent n'était pas favorable. La grande manœuvre engagée n'avait pas fonctionné. Nous les entendions, la végétation craquait. Nous attendions qu'ils sortent à découvert. La forêt dense et noire emportait les premières silhouettes. Puis la nuit, éternelle ennemie, dévorait les autres avant que nous ayons pu agir. Il y avait eu ce grand mâle, tout seul, très loin. Un petit point noir dans l'immensité du vert. Même vues de loin les cornes paraissaient belles.



« LE PASSAGE SOUS LES  
FRONDES ENCHEVÊTRÉES  
DE LICHENS. »



Nous étions descendus pour le rejoindre. Nous avions pris des repères. Alors que nous approchions en silence de là où il aurait dû être, nous entendions son galop de fuite et de branches brisées. Happé par l'épais couvert. Nous étions vaincus par la touffeur.

Puis il y avait eu ce troupeau qui paissait au fond du cratère dans le soleil du matin. Soleil déjà haut, déjà chaud. Le temps d'approcher à bonne distance et les dernières bêtes, veaux et leurs mères, gagnaient déjà l'ombre

précieuse des impénétrables buissons. Nous acceptions notre impuissance temporaire. Nous reviendrons avant la tombée du soir car ceux-là sortiraient de nouveau dans la prairie.

La lumière du soir était belle et dorée. Le sol était humide et spongieux. Le vent soufflait dans les graminées comme dans les roseaux. Il régnait un silence de tourbières. Nous avions gagné un petit bosquet au milieu de la prairie et j'avais calculé que c'était la



position la plus stratégique puisque sans doute le troupeau chercherait à gagner la source.

#### AU CŒUR DU TROUPEAU...

Les bêtes défilent maintenant devant nous, se goinfrant de tiges, comme aimantées par la proximité de l'eau. En arrière sort enfin le mâle que nous avons espéré. Les cornes ont belle envergure. Le trophée a belle courbure. Il marche au loin, tantôt masqué par les hautes herbes tantôt se confondant parmi ses congénères. On ne voit que le dos. Nous entamons notre approche, rampant entre les grandes touffes d'herbe. Progression de panthère. Nous sommes lents. Puis tout se complique. Nous voici au milieu des buffles. Des femelles trop près rendent nos mouvements trop risqués. Je devine le mâle qui s'éloigne. Puis des élands comme une apparition qui nous scrutent depuis leur promontoire, prêts à donner l'alerte. Et cette lumière qui décline, qui s'en va. Sous les tropiques

PUB



le crépuscule ne s'attarde pas. Pas de temps à perdre. Nous tentons le tout pour le tout. Nous nous levons et avançons droit sur les buffles, sans nous cacher. Adviene que pourra, nous n'avons plus le choix. Tous nous regardent comme pétrifiés. Des bufflonnes intriguées viennent même à notre rencontre. Le grand mâle est là au milieu. Sa masse se mêlant aux autres masses. Impossible de trouver la bonne position. Nous continuons, contournons.

Il fait presque nuit. Les animaux bougent, conservent une distance de sécurité. Nous tentons une nouvelle

fois. Rien à faire. Vaincus par le temps. Vaincus par l'obscurité. Nous regagnons le camp dans la nuit noire. Des buffles soufflent sur notre passage. Dans le faisceau de la lampe les petits yeux brillent de toutes parts. Randonnée nocturne originale mais guère recommandable.

**LES OMBRES DU SOIR...**

Les lendemains sont mornes en bêtes sombres. Faute de buffles, nous tuons un énorme éland solitaire, un vieux potamochère imprudent -très noir, fabuleuse crête blanche, longues défenses- puis un guib aux longues cornes légèrement tournées vers

l'extérieur. Robe chocolat pointée de blanc, flancs ocre, encolure gris lavande. Arlequin des lisières.

Longues journées à monter, à descendre, à attendre. A scruter, à approcher, à échouer. Cependant nous gardons l'imagination féconde. Dans la soirée nous nous rendons au-dessus d'une coulée régulièrement empruntée. L'air de rien, nous fomentons une embuscade. Nous nous affalons dans les touffes de graminées comme dans de moelleux hamacs. De longues minutes plus tard la forêt qui couvre le flanc du cratère renvoi l'écho de lointains meuglements.



Au cœur de l'Afrique, la récolte d'un vieil animal est toujours un moment d'émotion.

Les buffles sont sous les grands arbres. Ils vont descendre. Nous avons vu juste. Déjà les premières bêtes se pressent vers la prairie qui s'étend à nos pieds. Un veau aussi gros qu'un épagneul saute, court, rue et tente de bousculer son impassible génitrice. Scène touchante et intime. Vie sauvage innocente.

**LA NUIT EN DÉCIDERA...**

Dans un nuage de poussière le reste du troupeau gagne au fur et à mesure la pâture. En file indienne les buffles descendent sur le petit sentier. Celui-ci est un bon mâle. Chasseur prépare-toi. Le vois-tu ? En sortant des fougères il va marquer un temps d'arrêt. Tire à ce moment-là.

Au coup de feu le buffle se cambre. De son pelage noir jaillit de la poussière grise. Il part au galop emporté par d'autres bêtes. Le groupe apeuré disparaît derrière un rideau de buissons tortueux. Puis les animaux s'arrêtent dans l'herbe rase. Amas compact de corps en alerte, soudés dans la peur, tactique vieille comme le monde. Ils se retournent et scrutent avec insistance leurs arrières. Le mâle n'est plus avec eux. J'ai comme le sentiment qu'ils le regardent s'effondrer.

La lumière s'amenuise. Tout est calme. Le troupeau s'est enfui. Dans la profondeur des fougères comme le son de branches qui craquent et d'un corps qui se meut encore. Qui peut savoir si ce buffle est sur le point de mourir ? Il est trop tard. La nuit est là. Laissons aux heures noires le soin d'en décider.

Nouvelle ascension aux aurores. Montée sans paroles. Nous parvenons à la prairie en même temps que la lumière du jour. Rejouer la scène d'hier. Depuis l'endroit du tir suivre les traces des sabots en fuite. Nous cherchons le sang sur les herbes humides mais cette quête

est vaine. Nous tournons dans cette vaste clairière encerclée d'impénétrables buissons. Ils cachent la clé du mystère. Nous n'osons pas nous l'avouer mais tous nous savons que le buffle s'y est réfugié. L'endroit idéal pour un bon coup de massue. Il faut trouver l'indice qui nous indiquera l'entrée. D'un petit signe de la main le vieux masai aux grands yeux clairs m'indique qu'il a enfin trouvé ce que nous cherchions. A la lisière des fougères des branches écrasées tachées de sang visqueux. Le buffle est entré là dans



cette jungle inextricable. Le voici donc venu le moment de pénétrer au cœur des ténèbres. Avec le masai nous



ne formons qu'un. Fragiles marionnettes qui avancent accroupies. Reptation d'insecte dans un enfer de branches et de lianes. Visibilité réduite à néant, cinquante centimètres au bas mot. Le buffle est-il mort ? Lui scrute le sol, moi je pointe l'arme en écartant chaque feuille. La peur s'avance et vient se loger dans un pli, au creux de l'aîne, sous le ventre. Que faire d'autre ? Pas d'arbre sur lequel grimper. Que ces buissons épais aux branches frêles qui nous aveuglent. Continuer notre lente progression et espérer qu'il soit mort. Et s'il ne l'est pas peut-être faudra t'il poser le canon sur son mufler pour échapper aux cornes.

Nous n'avons fait que dix mètres lorsque les taillis se soulèvent. A nos pieds jaillit une masse indistincte comme la lave du volcan. Un souffle rageur éclate qui brise le rideau végétal.

**FACE À FACE...**

Quel prodige que l'instinct, cette force inconsciente qui prend les commandes et nous renvoie instantanément en arrière, en dehors de l'enfer, vers l'herbe de la prairie, dérobant nos corps à la bête qui les suit comme il suivrait une muleta. Alors qu'il s'apprête à surgir sur la plaine rase, le buffle marque un léger temps d'arrêt. Je vois l'énorme tête portée haut qui émerge des lianes, le mufler humide dressés et les cornes rejetées en arrière. Dans ses yeux exorbités toute la haine et la folle fureur. Force calme et sauvage que la douleur et la nuit ont muée en fougue destructrice. Je pourrais presque le toucher car c'est comme si le temps s'était suspendu. Sans avoir l'impression de le commander le coup part pourtant. Le buffle s'effondre, brisé dans son ultime élan.

Des ânes portent la viande rouge, les cornes et la cape noire. Conduits par le vieux masai ils redescendent de la montagne dans la lumière rose.

Au bout du sentier le village immuable, l'odeur des vaches et l'abolement des chiens. Des scènes de vie comme des fondations. A t'on besoin de savoir dans quel siècle nous nous trouvons ?

Dans les cases de torchis des visages impatients éclairés par le feu. Le fumet de la viande grillée qui réchauffe les cœurs. L'homme et la bête toujours liés inexplicablement. La main frêle qui caresse la corne rugueuse. La mort de l'un et la vie de l'autre. Certains ont-ils cru qu'ils pourraient changer cela ?

Au-dessus des toits de chaume veille l'ombre rassurante de la grande montagne. Sommet éternel aux prises avec les nuages. Sous la lune des silhouettes couleur d'ébène qui gagnent un cratère. Des lieux d'évasion comme dans nos songes d'enfants. La liberté et l'aventure comme sèves de l'existence. Fallait-il atteindre l'Afrique pour s'en rendre compte ?



PUB